

LA BELLE ET LE BÊTE

malandain | tchaïkovski



© Olivier Houeix / Yocom

 **malandain**
ballet | biarritz

LA BELLE ET LA BÊTE

Ballet pour 22 danseurs

Durée 77 minutes

Chorégraphie Thierry Malandain

Musique Piotr Ilitch Tchaïkovski

Décor et costumes Jorge Gallardo

Conception lumière Francis Mannaert

Réalisation costumes Véronique Murat

Conception décor et accessoires Frédéric Vadé

Réalisation masques Annie Onchalo

Coproduction

Opéra Royal / Château de Versailles Spectacles, Biennale de la danse de Lyon 2016, Opéra de Saint-Etienne, Ballet T - Teatro Victoria Eugenia Donostia / San Sebastián, CCN Malandain Ballet Biarritz

Partenaires

Donostia / San Sebastián Capitale Européenne de la Culture 2016, Orquesta Sinfónica de Euskadi, Opéra de Reims, Teatro Mayor de Bogota, Fondazione Teatro Comunale Città di Vicenza, Equilibre-Nuithonie-Fribourg, Théâtre Olympia d'Arcachon, Théâtre - Le Forum de Fréjus

AVANT-PREMIÈRE

avec l'Orchestre Symphonique d'Euskadi
Versailles – Opéra Royal
les 11, 12 et 13 décembre 2015

CRÉATION / PREMIÈRE FRANÇAISE

LYON - 17^e Biennale de la Danse, Amphithéâtre
Cité Internationale 16, 17, 18 septembre 2016



© dessin Jorge Gallardo

malandain
ballet | biarritz

NOTE D'INTENTION

Comme Jean Cocteau, dont le film sortit sur les écrans en 1946, tout le monde a lu *La Belle et la Bête* que Jeanne-Marie Leprince de Beaumont emprunta en 1757 à Gabrielle-Suzanne de Villeneuve pour « plaire à la jeunesse en l'instruisant. » (1) C'est que la bienveillante gouvernante, qui s'était nommée elle-même « Mademoiselle Bonne », tenait des fées et savait transmettre le don de ne pas vieillir. C'est aussi que l'homme ne vit pas seulement de pain ; avide d'idéal, il se nourrit également d'amour, de beauté et de tout ce qui éblouit les yeux.

Dans les contes, avant de revenir à la vie réelle, il y a souvent au bout du rêve une morale. Etablissant un lien symbolique entre le beau et la moralité, après le calvaire enduré pendant le tournage de *La Belle et la Bête*, Cocteau écrira d'ailleurs : « L'art ne vaut à mes yeux que s'il est la projection d'une morale. » (2) C'est-à-dire une éthique correspondant aux nécessités de l'artiste. Bien que fascinée par la beauté qu'elle célébra sous toutes ses formes, Madame Leprince de Beaumont nous invite à faire plus de cas de la bonté d'âme que de la beauté. Ainsi, en gagnant par son esprit le cœur de la Belle, la Bête se délivre de ses formes animales et du voile de sa laideur, pour apparaître « plus beau que le jour ». Une métamorphose par l'amour dans l'éclat de la plus parfaite harmonie.

Encore au XVIII^e siècle, cet amour d'une beauté presque divine, conforme à l'idéal légué par l'Antiquité, suscitait la création artistique. L'artiste tirait de son imagination un homme parfait, dont tous les hommes devaient se rapprocher et c'est pour cet homme accompli qu'il œuvrait. En décalage avec cette harmonie suprême de l'être et des êtres entre eux, après le Romantisme, le Machinisme, qui souleva autant d'enthousiasme que d'imprécations, verra l'art moderne ne plus s'attacher à l'universel, mais à l'individu, aux impressions personnelles, à la misère humaine, au bruit et à la fureur, mais aussi aux souffrances liées à la difficulté d'apprivoiser la beauté. « Ah ! faut-il éternellement souffrir, ou fuir éternellement le beau ? Nature, enchanteresse sans pitié, rivale toujours victorieuse, laisse-moi ! Cesse de tenter mes désirs et mon orgueil ! L'étude du beau est un duel où l'artiste crie de frayeur avant d'être vaincu. » écrit Charles Baudelaire dans *Le Confiteur de l'artiste*. (3)

Par ses références à la mythologie et son écriture héritée du XVII^e siècle, Cocteau le franc-tireur était un

« classique ». Un style auquel il injecta de la jeunesse en défendant que « l'art n'existe que s'il prolonge un cri, un rire ou une plainte. » (4) De la sorte, la notion « d'artiste blessé » occupe une place centrale dans son œuvre et notamment dans *La Belle et la Bête*. C'est ce que nous allons tenter de traduire dans le ballet. Sans se pencher sur toutes les interprétations du conte, on peut y voir un récit initiatique visant à résoudre la dualité de l'être : la Belle incarnant l'âme de l'être humain et la Bête sa force vitale et ses instincts. On peut y voir aussi avec Cocteau la représentation des démons intérieurs de l'artiste à travers la double nature de la Bête. Unité perdue ou nature humaine déchirée, ces deux hypothèses font songer à Friedrich von Schiller qui voyait dans l'art le moyen de réconcilier l'esprit et les sens, et de « donner naissance à une société harmonieuse, équilibrée, juste, accomplie. » (5)

En attendant, mi-homme mi-animal, beau et laid à la fois, le pouvoir créateur de la Bête relève d'au moins six éléments : l'amour, la rose, la clé, le cheval, le miroir et le gant. Disons que l'amour est l'agent de la révélation et de sa transformation. La rose, symbole



© Olivier Houeix

de la perfection acquise et de la renaissance mystique est naturellement la beauté elle-même. La clé évoque autant le secret que la méthode pour accéder à la connaissance et à la réalisation. Le cheval figure la course du temps, la vitalité. Le miroir, symbole des symboles, est l'espoir, le passage dans l'autre monde et l'illusion des vanités. Enfin, le gant représente la main de l'artiste créateur, mais aussi son devoir le plus ancien et le plus noble : Divertir dignement les hommes, tout en les initiant à la beauté.

Lourde tâche que cette mission révélatrice, puisque le beau idéal dont on cherche à s'approcher, ne s'accomplit que rarement sous les yeux de celui qui espère la lumière. Quoiqu'il en soit, sur des pages symphoniques de Piotr Ilitch Tchaïkovski, dans lesquelles le maître de l'harmonie « épanche son âme à la manière d'un poète lyrique » (6), le ballet s'appuie légèrement sur la formule du « théâtre dans le théâtre ». On pensera à la pièce que Molière intitula l'Impromptu de Versailles (7), dans laquelle il se montre préparant une comédie qui doit être jouée dans deux heures devant le roi. Mais rien n'est prêt. « Ah ! les étranges animaux à conduire que les comédiens ! » (8) dit le double de Molière. Finalement, l'auteur obtiendra que le roi attende à plus tard la nouvelle création. Notre réalité est tout autre, mais vu que dans les contes les souhaits se réalisent si l'on suit droit

son cœur, en mettant chaque pas à sa place, la Bête délivrée de ses démons intérieurs devrait épouser la Belle sous un soleil ardent, tous deux éblouis de la splendeur du beau dans le mensonge riant du conte.

■ Thierry Malandain

- (1) Devise de Jeanne-Marie Leprince de Beaumont
- (2) La Difficulté d'être, Editions du Rocher, Monaco, 1983, p. 218
- (3) Le Spleen de Paris ou petits poèmes en prose, Michel Lévy frères, 1869
- (4) La Difficulté d'être, Editions du Rocher, Monaco, 1983, p. 219
- (5) L'Art pour éduquer ? Alan Kerlan, Les Presses de l'Université de Laval, 2003, p.205
- (6) Tchaïkovski, lettre du 5 décembre 1878 à Nadejda von Meck
- (7) Comédie en un acte et en prose créée à Versailles le 14 octobre 1663
- (8) L'Impromptu de Versailles, scène 1



SYNOPSIS

Eugène Onéguine, Op. 24 Entracte et valse

Un artiste avec son âme et son corps, un homme avec ses joies, ses douleurs et ses espérances raconte : "Il y avait une fois un riche marchand, père de deux garçons et trois filles. La cadette pleine de grâce se faisant tant admirer qu'on l'appelait, Belle : ce qui donnait beaucoup de jalousie à ses sœurs. Orgueilleuses, les deux aînées, parce qu'elles étaient riches faisaient les dames et allaient tous les soirs au bal. Tout d'un coup, le marchand perdit son bien, et il ne lui resta qu'une petite maison de campagne, loin de la ville".

Symphonie N°6 "Pathétique" 1. Adagio - Allegro non troppo

Alors que ses sœurs se lamentaient, regrettant les gens de qualité et les beaux habits, Belle s'adapta à sa nouvelle condition. Il y eut même des gentilshommes qui voulurent l'épouser, mais elle ne pouvait se résoudre à abandonner son père. La famille vivait modestement depuis un an, lorsque le marchand apprit qu'un vaisseau, sur lequel il avait des marchandises, venait d'arriver. Cette nouvelle tourna la tête des deux aînées, et quand elles virent leur père prêt à partir, elles le prièrent de leur rapporter des robes et toutes sortes de choses. Belle, se contentant de demander une rose.

Au retour le marchand s'égara. Le vent était si grand, qu'il le jeta en bas de son cheval. Mais, bientôt, il aperçut une lumière. Elle venait d'un château, il entra, une table était dressée. Le lendemain, avant de reprendre son chemin, se souvenant que Belle lui avait demandé une rose, il cueillit la plus blanche.

Hamlet Op. 67

En même temps, il entendit un grand bruit, et vit venir à lui une Bête si horrible, qu'il fut prêt de s'évanouir : "Vous êtes bien ingrat, lui dit la Bête ; je vous ai sauvé la vie, en vous recevant dans mon château, et pour ma peine, vous me volez mes roses, que j'aime mieux que toutes choses au monde. Il faut mourir pour réparer cette faute. Mais, je

veux bien vous pardonner, à condition qu'une de vos filles vienne mourir à votre place".

Restée seule, comme l'Artiste face à ses démons intérieurs, la Bête souffrant de sa laideur, convoque les éléments symboliques de sa métamorphose : la clé, le cheval, le miroir, le gant et l'amour par lequel elle sera sauvée.

En peu d'heures, le marchand retrouva ses enfants et leur raconta l'aventure qui lui était arrivée. A son récit, ils jetèrent de grands cris, et dirent des injures à la Belle, qui ne pleurait point. « Pourquoi pleurerais-je la mort de mon père ? Il ne périra point. Puisque le monstre veut bien accepter une de ses filles, je veux me livrer à toute sa furie. » Belle se rendit alors chez la Bête.

Symphonie N°5 - 2. Andante cantabile

D'abord terrorisée, Belle n'eut pas le sort qu'elle redoutait : la Bête, l'entoura à sa manière de prévenance et de luxe. Mais, chaque soir, elle lui posait la même question : voulez-vous être ma femme ? Belle refusait. Son seul désir était de revoir son père que le miroir lui montrait malade de chagrin. La Bête finit par accepter, Belle lui promettant de revenir sous huit jours.

Symphonie N°5 - 3. Valse

Lorsque Belle retrouva son père, ils se tinrent embrassés plus d'un quart d'heure. Tandis que ses sœurs manquèrent de mourir de jalousie, de la voir habillée comme une reine. Mais bientôt, elle se sentit triste d'avoir abandonné la Bête, qu'elle voyait prête à mourir.

Symphonie N°6 « Pathétique » 4. Finale. Adagio lamentoso

Lorsque Belle rentra au château et trouva la Bête allongée sur le sol, elle vint vers elle et lui dit : "vous ne mourrez point, vous vivrez pour devenir mon époux". A peine eut-elle prononcé ces paroles, qu'elle vit le château brillant de lumière et la Bête changée en un Prince.



PIOTR ILITCH TCHAÏKOVSKI



Au premier rang des compositeurs russes, Piotr Ilitch Tchaïkovski, né à Votkinsk, le 7 mai 1840 était d'ascendance française, par son grand-père maternel, André d'Assier. Ayant eu dès son plus jeune âge une gouvernante originaire de Montbéliard, Fanny Durbach, il parlait et écrivait également la langue de Madame Leprince de Beaumont. C'est en juillet 1868,

qu'il effectue son premier voyage en France. Il y séjournera désormais presque tous les ans. A Paris, où sa musique pour piano n'était pas inconnue des cercles privés, il suit les concerts, rencontre les compositeurs, notamment Camille Saint-Saëns, auquel il doit la première audition de l'ouverture-fantaisie *Roméo et Juliette* dirigée sans succès par Jules Padeloup, le 10 décembre 1875. Il sera plus heureux, en septembre 1878, pendant les Concerts internationaux de l'Exposition universelle où Nikolaï Rubinstein joue le 1^{er} Concerto pour piano et dirige la *Tempête*. On réentendra, cette fantaisie symphonique, le 9 mars 1879 au Châtelet, sous la baguette de Jules Padeloup, avant que le pianiste, Ludovic Breitner n'exécute le 4^{ème} Concerto pour piano, le 9 novembre 1879. Enfin, en janvier 1880, Édouard Colonne fait entendre la Symphonie n°4 in F Minor, Op. 36, pour la première fois à Paris.

En 1885, « afin de répandre chez nous les compositions si originales de ce compositeur distingué de la nouvelle école russe », l'éditeur Félix Mackar, se rend acquéreur des œuvres du musicien. Trois ans après, Tchaïkovski entame une série de concerts européens, à Paris, les 4 et 11 mars 1888, à la tête du Concert Colonne, il dirige entre autres des fragments de l'opéra Eugène Onéguine, dont certains ont été retenus pour *La Belle et la Bête*.

« M. Tchaïkovski orchestre à merveille. Il pense quelquefois comme Schumann, quelquefois aussi il orchestre comme Mendelssohn, avec la même transparence et la même légèreté. On pourrait lui reprocher seulement de temps en temps un peu trop de violence. En somme, voilà un musicien avec lequel on aimerait à faire plus ample connaissance, nous ne lui disons pas adieu, mais au revoir. » écrit alors

Camille Bellaigue.

En attendant, au mois d'août 1888, il achève la Symphonie n°5 en mi mineur, op. 64, dont la première audition a lieu sous sa direction à Saint-Petersbourg, le 17 novembre 1888. Faisant écho à sa personnalité complexe et à son existence compliquée, elle a pour thème l'homme contre son destin ainsi que la recherche de sa définition. Elle figure au programme de *La Belle et la Bête*. Le 5 avril 1891, Edouard Colonne s'en étant allé diriger à Moscou, Tchaïkovski le remplace pour une « magnifique séance » de ses propres œuvres : « On aurait pu craindre un peu de monotonie dans un programme aussi exclusif; mais, au contraire, grâce à la variété des morceaux choisis et de leur genre très tranché, le concert a énormément réussi. »

En novembre 1892, sur proposition du compositeur Ambroise Thomas, Tchaïkovski est élu comme membre correspondant de l'Académie des Beaux-arts, à l'Institut de France. Au printemps suivant, il débute la Symphonie n° 6 en si mineur, op. 74. Créée à Saint-Petersbourg, le 28 octobre 1893, cette symphonie surnommée « Pathétique » par Modeste Tchaïkovski, son frère cadet, en raison de son caractère tourmenté, accompagne également *La Belle et la Bête*. C'est aussi la dernière œuvre de Tchaïkovski, qui mourra à Saint-Petersbourg, le 6 novembre 1893, officiellement d'une atteinte soudaine de choléra. Il était âgé de cinquante-trois ans.

Pour l'anecdote, le 15 octobre 1890, il avait remis en scène au théâtre Mariinsky de Saint-Petersbourg, la musique d'un Noël du XVI^e siècle dont la première notation apparaît dans l'Orchésographie de Thoinot Arbeau : traité consacré à la danse de société, publié en 1589 et réédité en 1596. Deux ans plus tard, au moment où Henri IV met fin aux guerres de religion et restaure la paix civile et religieuse dans le royaume, ce thème musical adapté par François-Eustache du Caurroy, servira la chanson : *Vive Henri IV !* Incarnant l'image de la royauté idéale, avec des paroles différentes, la mélodie sera appelée à devenir l'hymne des royalistes sous la Restauration. Au reste, vers 1830, Franz Liszt en tirera une pièce pour piano, triangle et tambour de basque. Tchaïkovski la développera au final de *La Belle au bois dormant*, scène d'Apothéose où le compositeur imagine « Apollon en costume de Louis XIV, éclairé par le soleil entouré des fées. » ■

A nouveau digne de tous les éloges

Si la chorégraphie, remarquablement adaptée à une musique qui lui sied comme un gant, regorge de variations d'une étonnante inventivité bien perceptibles par les balletomanes fervents de l'art du chorégraphe, c'est toutefois dans la scénographie que les trouvailles se révèlent les plus fascinantes, témoignant d'une maîtrise exceptionnelle de cet art. [...] L'œuvre est en effet émaillée d'une foultitude de petites trouvailles de cette sorte, plus divertissantes les unes que les autres, toujours sans prétention, lesquelles donnent une nouvelle dimension à ce ballet parsemé de piques d'humour qui, cependant, ne nuisent point à son extrême raffinement, confirmant un chorégraphe d'une extrême sensibilité, plein d'esprit et de talent.

■ *Critiphotodanse, Jean-Marie Gourreau, 13 décembre 2015*

La Belle et la Bête de Thierry Malandain : Beau et sombre

On est suspendu au duo qui oppose les deux êtres si dissemblables, bouleversés par la délicatesse avec laquelle leurs sentiments évoluent doucement, allant de la bestialité à la tendresse et à la sensualité, la souffrance de la bête, sa peur de se laisser apprivoiser et celle de la belle d'être conquise, au-delà des critères normaux de la séduction. [...] De la belle et souveraine Claire Lonchamp, sortie d'un album romantique, à l'étonnant Mickaël Conte, Bête puissante aux sauts impressionnants et à la souffrance contagieuse, outre la superbe précision d'Arnaud Mahouy et la force expressive de Frederik Deberdt, père de la Belle. Parler ici de néo-classicisme s'impose par le style des portés, le dessin des ensembles, la qualité des costumes, élégamment traditionnels, et même l'intrusion de quelques pointes pour la petite Patricia Velázquez, dans le rôle de l'Amour.

■ *Concert classic.com, Jacqueline Thuilleux, 14 décembre 2015*

Sa pièce est d'une beauté merveilleuse, avec une foison d'inventions chorégraphiques qui le classe vraiment au premier rang des chorégraphes français.

■ *Le Figaro, Ariane Bavelier, 20 décembre 2015*

Les miracles de l'amour

Scénographie minimaliste pour chorégraphie virtuose. Telle est cette nouvelle version de *La Belle et la Bête* signée Thierry Malandain [...].

■ *Residences-décoration.com, Serge Gleizes, février 2016*

Des corps rebelles à la biennale de la danse

(...) Dans un tout autre style, Thierry Malandain continue lui aussi à tracer son chemin en marge des modes. À l'amphithéâtre de la Cité internationale, il présente la Belle et la Bête. Un ballet néoclassique inspiré du film de Cocteau et créé sur la Symphonie n° 6 de Tchaïkovski. La scène est épurée, sans autre décor que de longs et ingénieux rideaux. Les tons, noir et or, sont à l'image du ballet : élégants, subtils, profonds. Les danseurs sont poignants d'expressivité, en particulier Mickaël Conte, qui interprète la Bête. Sa partition, aérienne et torturée, atteint des sommets d'amour et de solitude.

■ *L'Humanité, Julie Briand, 19 septembre 2016*

La Belle et la Bête : une noire splendeur signée Thierry Malandain.

Avec *La Belle et la Bête*, nouvel opus créé à l'Opéra royal de Versailles en 2015 et présenté ce weekend à la Biennale de la danse de Lyon, Thierry Malandain apparaît une fois de plus comme l'un des plus grands chorégraphes néoclassiques actuels. Alchimiste inspiré, cette fois plus symboliste que narratif, il place au cœur du célèbre conte la figure de l'artiste aux prises avec la création. Puissant et magnifique.

(...) Thierry Malandain a coutume de le dire, sa vie, c'est la danse. Un mode d'être au monde, non un filtre mais un prisme, un outil d'élucidation de cette énigme qu'est l'existence, un moyen de la supporter, une possibilité d'être heureux parfois. C'est ce qu'il nous donne à voir ici, aussi bien dans l'emportement de sa superbe troupe que dans l'intimité des solos, duos et trios évoquant l'artiste déchiré entre l'esprit et le corps, chacun voulant sa part, s'accordant puis se désunissant.

EXTRAITS DE PRESSE

Ses interrogations, ses combats, ses victoires et ses défaites secrètes, sa mystérieuse accointance avec la beauté, tout est là, dans cette réflexion dansée qui touche à l'universel mais sans grandiloquence, bien au contraire. Car, dans le mouvement incessant d'immenses rideaux noirs faisant glisser l'action d'un bord à l'autre, d'une vague à l'autre, Malandain glisse l'écume d'un humour qui est sa marque: corps escamotés dans l'ourlet des tentures, jeux de jambes à l'unisson, etc. En contrepoint de cette économie scénographique à grand spectacle, les costumes de Jorge Gallardo enchantent l'œil: redingotes baroques d'une folle élégance, tatouages brodés noir sur blanc, robe sculpture mouvante et dentelle cendrée pour la Belle, le tout rehaussé par les magnifiques lumières de Francis Mannaert. Là-dedans se déploie tout l'art de Malandain. A la fluidité et à l'élan des ensembles répond le ferme dessin des duos et solos : la Belle (merveilleuse Claire Lonchamp) tanguet et résiste à la Bête, puissamment interprétée par Mickaël Conte. Enfermée dans une solitude dont elle voudrait sortir, la Bête semble se déchirer, se désarticuler sous le coup de la souffrance. Une souffrance proprement inhumaine et qui émeut lorsque, répandu au sol et comme mort, son corps tréaille imperceptiblement sous la caresse de la Belle. Le visage masqué par ce qui semble être un collant noir, le danseur ne dispose que de son corps, de ses muscles, pour exprimer la finesse de ses sentiments. Malandain trouve en ce danseur l'interprète idéal de son texte chorégraphique, incarné de façon saisissante. La brisure d'un poignet, l'angle d'un coude, la violence, la vitesse, le saut, tout concourt à dire l'écartèlement de l'âme et du corps tel que la Bête, c'est-à-dire l'artiste, le vit dans la grande aventure de la création. A ceux qui auront le bonheur de voir ce ballet en tournée, on ne saura trop conseiller de lire le programme avant la représentation. Ils n'en goûteront que mieux les subtilités philosophiques de cette mémorable soirée et la beauté de cette œuvre au noir.

■ *L'Express, Laurence Liban, 19 septembre 2016*

Danse : de la noirceur naît un conte d'amour et d'or

Portée par la musique grandiose de Tchaïkovski, brillamment interprétée par l'Orchestre Symphonique de Saint-Étienne, la chorégraphie s'inscrit dans le genre néoclassique. Puisant allègrement dans la danse contemporaine, les codes du classique revisités se mêlent à des figures plus abruptes et plus libres.

Thierry Malandain signe là un spectacle extraordinaire où l'authenticité des émotions exprimées par les artistes nous a permis d'approcher la magnificence, la beauté et l'amour.

■ *Le Progrès, 27 septembre 2016*